

nairement en beau velours de couleur sombre, noir, vert ou bleu foncé; la richesse des broderies surpasse encore celle de la blouse, et l'or et l'argent y brillent davantage aussi. Le pantalon est ouvert sur la partie externe depuis le milieu de la cuisse jusqu'en bas; d'immenses boutons d'argent en forme de grelots pendent tout le long de cette ouverture, et se choquant entre eux lorsque l'on marche, forment un petit carillon assez distinct; entre la blouse et le pantalon on aperçoit la chemise, toujours en magnifique étoffe ainsi que le caleçon large, que l'on voit par l'ouverture du pantalon, et qui descend jusqu'au bas de la jambe. Le pied est chaussé de souliers blancs; par-dessus ce vêtement ils portent le *sarape* ou la *manga*; cette dernière, espèce de manteau dont la couleur varie, a la forme d'une dalmatique, mais elle a plus d'ampleur; une grande pièce de velours circulaire entoure le trou par lequel passe la tête, et descend environ jusqu'à la moitié de la *manga* (manche), le bord est garni de broderies de jais ou d'acier, ou de soie noire. Quand les campagnards doivent monter à cheval, ils s'enveloppent chaque jambe d'une immense pièce de peau nommée *bota vaquera*. Cette partie du costume est curieusement travaillée et ornée des dessins les plus bizarres; quelques *botas* montent, à cause de ce travail, à des prix exorbitants; malheureusement presque tout ce luxe est en pure perte, car le pantalon en cache une grande partie.

La coiffure est le chapeau mexicain que nous avons déjà fait connaître.

Le costume des poblanas est coupé comme celui des femmes de Tierra Caliente, mais il diffère pour le choix et la qualité de l'étoffe; la jupe est charmante et gracieuse; de-

puis la ceinture elle se compose d'une bande de satin jaune bouton d'or, ou bleu de ciel, de quatre doigts de hauteur; depuis là jusqu'à moitié jambe elle est d'une étoffe de laine fine, espèce de mousseline, brochée pour les plus élégantes, ou simplement imprimée avec des dessins gracieux et originaux; ce jupon est plissé tout autour. Pour dissimuler la séparation des deux étoffes, il y a une broderie en dents de loup; une jupe brodée en blanc dépasse un peu la *enagua*, puis elles ont les jambes nues et des souliers de satin de couleur vive, bleu de ciel ou rouge; quelques-unes les portent blancs, ce qui fait singulièrement ressortir la couleur foncée de leur peau; mais la partie la plus riche du vêtement c'est le rebozo, qui coûte quelquefois des sommes énormes, à cause de la richesse de son travail. Quelquefois les riches fermières portent les *enaguas calzoneras* (jupes en forme de caleçon) formés avec des foulards des Indes ou de Chine, fixés sur une ceinture et rattachés ensemble par des noeuds de rubans assortis aux couleurs des mouchoirs; il en faut six pour une de ces jupes: la taille est dessinée par une ceinture de soie de la Chine, et la chemise est brodée sur toutes les coutures avec des cordons bleus ou rouges.

Les femmes du peuple et même de la petite bourgeoisie fument dans les rues et à la promenade; ce n'est pas comme en Espagne le coquet cigarrito de papier qui jaunit si parfaitement le bout des doigts, c'est le gros cigarre pur d'où s'échappent d'énormes bouffées de tabac qui enveloppent leur tête d'une odorante auréole.

Tout autour de la promenade il y avait des boutiques qui contenaient de singuliers jouets d'enfant: ce sont, en commémoration de la fête des morts dont nous étions à la

veille, de petits tombeaux en bois ou en carton, ou bien la représentation d'un cadavre revêtu d'une robe de moine et couché dans une bière.

Malgré tout l'intérêt que je prenais à cette promenade, je revins sur mes pas pour rejoindre le commandant Leray, qui avait dû être reçu le matin même par M. Cuevas, ministre des relations extérieures de la république; effectivement la visite officielle était terminée, le commandant avait remis à M. Cuevas la note diplomatique contenant les propositions de la France, et la copie d'une lettre de créance par laquelle l'amiral Baudin était accrédité comme ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement mexicain. M. Cuevas devait dans trois jours donner une réponse catégorique; tout semblait faire présager que les efforts des deux gouvernements pour éviter une collision seraient couronnés de succès, et cependant la suite prouva que nos adversaires cachaient une arrière-pensée et que leur intention n'était que de gagner du temps.

Le consul de France nous présenta à M. Ashburnam, chargé par interim des affaires d'Angleterre à Mexico pendant l'absence de M. Packenham, ministre titulaire alors en congé à Londres; nous fûmes reçus avec une grâce parfaite. M. Ashburnam était chargé de la belle mais difficile mission de protéger les Français en l'absence du ministre français: il remplissait ce nouveau devoir avec un zèle au-dessus de tout éloge. Je vis chez M. Ashburnam M. Mialhe, jeune artiste français, qui était depuis peu de temps établi au Mexique. Il est de la destinée de la France de lancer ses enfants chez toutes les nations pour y propager, en missionnaires éclairés, le goût des arts, ou pour y vulgariser les

découvertes les plus importantes de la science. M. Mialhe, dont les lithographies étaient justement admirées dans sa patrie, partit de Paris avec le noble dessein d'aller naturaliser à deux mille lieues les procédés lithographiques; ni les difficultés du voyage rendues plus grandes encore par l'obligation de transporter le matériel nécessaire, ni le personnel nouveau qu'il dut instruire en arrivant, ne l'arrêtèrent, et le premier il eut la gloire de faire participer le Mexique à l'une des plus grandes découvertes de ce siècle.

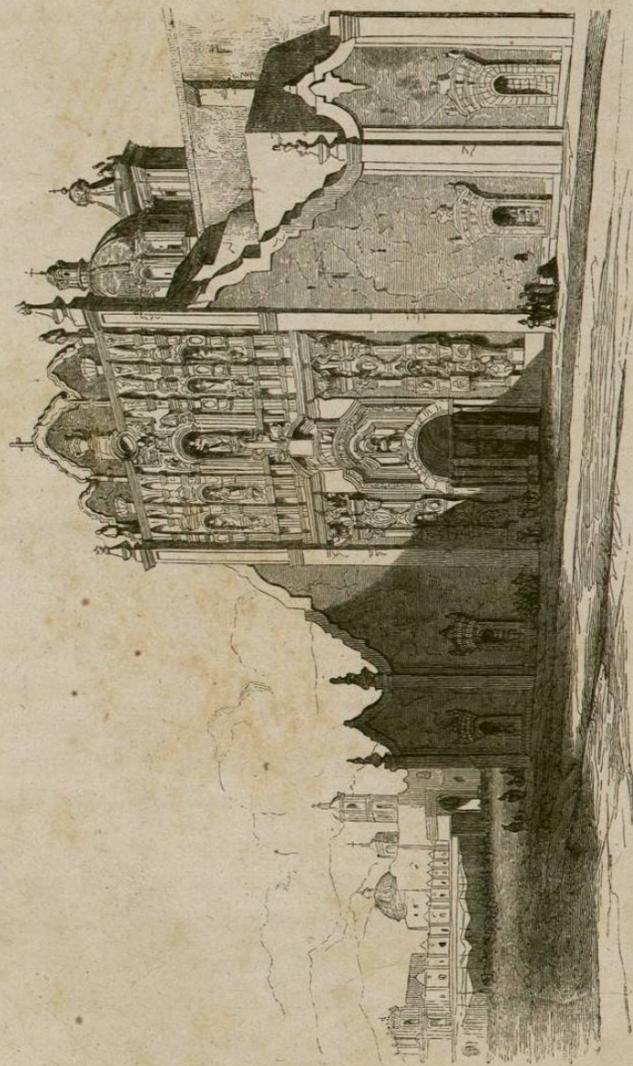
Nous trouvâmes chez nous en rentrant la plupart des notables français établis à Mexico, qui venaient visiter le commandant Leray; parmi eux je citerai MM. Leblond, Saulnier, Briavoine et Lestapis, qui sont à la tête du commerce français au Mexique; les docteurs Plane, Solié, Jecker et Villette, justement célèbres par les succès qu'ils ont obtenus dans la pratique de la médecine, et la confiance et l'estime dont ils jouissent à Mexico; M. Nicod, banquier, chef de l'une des plus importantes maisons de cette capitale, connue sous la raison Nicod et Montgomery, ne se trouvait pas alors à Mexico, mais il se hâta d'y rentrer dès qu'il apprit notre arrivée.

Je ne dois pas omettre, parmi les Français, le capitaine Reybaud: ce vaillant officier, capitaine de vaisseau au service de la république mexicaine, avait refusé le commandement qu'on lui offrait de la marine de la république dans le golfe du Mexique; son cœur généreux n'avait pas hésité un instant. Sa vie est intéressante et romanesque; il a été successivement au service de plusieurs des nouveaux États de l'Amérique lors des douleurs et des commotions qui présidèrent à leurs laborieux enfantements; corsaire ou officier

reconnu, il a fait constamment un service actif, et malgré les nombreux hasards et les dangers de sa carrière, il l'a parcourue avec bonheur jusqu'en 1835. Dans une des nombreuses réactions qui ont désolé le Mexique, il était dans Vera-Cruz assiégée; il fit une sortie dans le but de s'emparer d'un retranchement situé sur la plage près de Bergara, il commandait une embarcation armée en guerre; après une vive attaque, la garnison du retranchement, avant de se rendre, tira un dernier coup de canon qui emporta le bras droit du capitaine Reybaud. Ce militaire distingué a possédé des sommes énormes qu'il a dépensées en partie dans une existence magnifique, et dont le reste a été s'engloutir au jeu, cette plaie toujours vive qui ronge la société du Mexique.

En parlant du jeu, je ne puis passer sous silence un usage des plus singuliers : San-Agustin de las Cuevas, à quatre lieues au sud-ouest de Mexico, est un gros bourg de six mille âmes, assez triste toute l'année, mais qui à l'époque de la fête du saint, prend un aspect d'animation extraordinaire; tout ce que la capitale renferme de personnes riches ou courant après la fortune, afflue dans ce village, chaque chambre devient une salle de jeu; on joue les sommes les plus fortes; le dollar n'y apparaît que chez les gens du plus bas étage, ce n'est pas même la pièce d'or de quatre piastres qui suffit aux joueurs, c'est par *onces* que l'on compte les coups; on s'entretenait encore à mon arrivée à Mexico d'une somme de douze cents onces (cent mille francs environ) gagnée par un de nos compatriotes. Tout se paie au comptant, et le numéraire qui circule pendant les trois jours que dure la fête est, dit-on, incalculable.

La route qui conduit de Mexico à San-Agustin est par-



SAGRARIO DE LA CATEDRAL DE MEXICO.

faitement gardée pendant ces trois jours, sans cela les gagnants auraient de nombreuses chances de ne pas rapporter leur gain au logis.

Dès que les visiteurs me le permirent, je courus voir la cathédrale<sup>1</sup>. Ce monument, entouré de larges trottoirs qui ont environ quarante pieds sur la façade principale, et vingt sur les faces latérales, est construit en pierres d'une imposante dimension. La façade contient, outre la cathédrale proprement dite, le Sagrario, qui, dans les cathédrales espagnoles, est une vaste chapelle où se célèbrent toutes les cérémonies de la paroisse. Ces deux façades n'ont aucun rapport de style; celle de la cathédrale, qui occupe les deux tiers au moins de l'espace, est du genre d'architecture de l'Escorial, dû à Herrera; c'est celle qui en Espagne a suivi la renaissance, lorsque l'on abandonna la légèreté et la grâce pour la régularité et la pureté, qui malheureusement ont quelquefois dégénéré en une froide et lourde monotonie. L'aspect en est cependant imposant : deux tours carrées placées aux deux extrémités servent de clochers; entre elles s'élève un fronton. La façade du Sagrario, d'une construction plus récente, appartient au genre nommé en Espagne *Churrigueresca*, du nom de *Churriguera*, l'architecte qui le premier le mit en usage; vainement on y chercherait de la correction. Herrera aimait les lignes droites, celui-ci les eut en horreur; ce sont les ornements les plus bizarres, les moulures les plus incohérentes, les figures les plus capricieusement contournées que l'on se puisse imaginer; et cepen-

<sup>1</sup> La place Mayor, sur laquelle est située la cathédrale, dut son agrandissement à don Francisco Cagigal, quarante-troisième vice-roi.

dant malgré les défauts immenses que l'on pourrait justement reprocher à ce style tourmenté, il brille coquettement auprès de la cathédrale. Les matériaux qui ont servi à sa construction sont de couleurs différentes; les fonds sont en pierre volcanique rouge que l'on tire en abondance du *Peñon*; les ornements, moulures, statues, chambranles des couvertures, chaînes de pierre, etc., etc., contruits en pierre semblable à celle de la cathédrale, sont soigneusement blanchis à la chaux.

L'intérieur de la cathédrale est imposant, on est malgré soi saisi de respect; son étendue, la richesse de sa décoration intérieure, tout annonce le sanctuaire du plus important archiépiscopat d'Amérique. Le plan est une croix latine, la section des deux branches est recouverte par un dôme construit en pierres, qui repose sur quatre piliers d'une grande hardiesse; cette église a cinq rangs de nefs, et des chapelles somptueusement ornées règnent tout autour; le maître-autel, placé sous la coupole au centre de l'édifice, est construit en marbres précieux; l'argent a été employé avec profusion dans tous les ornements qui le décorent, le lustre d'argent massif qui l'éclaire n'est pas une des choses les moins remarquables de ce lieu; malheureusement aucun des tableaux qui décorent les chapelles ne mérite un moment de sérieuse attention. Il est bien singulier que l'Espagne qui recevait de si énormes tributs du Mexique ne lui ait pas envoyé en échange quelques-unes de ces belles pages dont on apprécia si imparfaitement la valeur pendant longtemps, et auxquelles on accorde enfin aujourd'hui une juste admiration. On entre dans le Sagrario par une porte qui s'ouvre sur l'intérieur même de la cathédrale; l'intérieur de

cette petite église est d'une grande simplicité, il semble que l'architecte ait réservé toute sa verve pour la décoration de la façade.

Si la dimension constituait la beauté des monuments, le palais du gouverneur, ancienne résidence des vice-rois, serait sans contredit un des plus beaux de Mexico; il n'en est malheureusement pas ainsi, et je connais beaucoup de casernes dont l'apparence est plus riche que la façade de ce palais. Le président occupe les principaux appartements du côté de la place; le Sénat et la Chambre des Députés, la prison nommée la *Acordada*, l'Hôtel des Monnaies<sup>1</sup>, les bureaux de tous les ministères, une grande caserne et un jardin de botanique riche de plantes curieuses, tout cela trouve largement sa place dans les autres parties du palais. Quelques publicistes affirment que la Monnaie de Mexico a frappé depuis la fin du seizième siècle jusqu'au commencement de celui-ci la somme énorme de six milliards cinq cent mille francs, en y comprenant quelques refontes.

L'Hôtel de Ville (Ayuntamiento) est vaste, mais c'est là, je crois, le seul éloge que l'on puisse lui accorder; peut-être le voisinage de la cathédrale lui fait-il tort, et que, placé autre part, il produirait un meilleur effet.

Je terminai l'examen de tous les monuments qui entourent la grande place, et je me lançai dans les rues à l'aventure, sans suivre d'autre guide que mon caprice, sûr de rencontrer toujours quelque chose d'intéressant dans une

<sup>1</sup> L'hôtel des Monnaies et celui de la Douane, ainsi que plusieurs autres édifices, furent construits en 1722, par don Juan de Acuna, marquis de Casa-Fuerte; trente-septième vice-roi.

ville qui m'était inconnue. Le hasard me conduisit bien, je vis d'abord deux des plus beaux hôtels de Mexico, celui de Pinillos et celui qui a appartenu à Iturbide, dont on sait l'élévation extraordinaire et la fin malheureuse. Ce général, que le parti régissant a fait fusiller, était à l'époque de notre séjour au Mexique l'objet d'un culte; on avait déterré son corps, et après l'avoir promené dans une grande partie des provinces de la république, où on lui rendait des honneurs publics, on lui faisait un service funèbre de la plus grande magnificence, et l'on se disposait à élever à sa mémoire un monument somptueux, comme si la destinée ne s'était pas lassée pendant la vie de cette victime des réactions politiques, et que son cadavre dût accomplir le cercle des vicissitudes humaines.

Je passai près de la *Mineria* (école des mines). On concevra facilement que dans un pays dont la principale richesse consiste en métaux, l'étude de la minéralogie et de la métallurgie ait un monument spécialement destiné à ces sciences. Cet édifice, construit vers le milieu du siècle dernier, menace ruine aujourd'hui; des infiltrations se sont manifestées après son achèvement, et les progrès du mal ont été si rapides, que la vie des personnes qui se consacraient à cette étude fut sérieusement compromise; le gouvernement n'hésita pas, dans cette conjoncture, à élever un autre palais; l'ancien est désert aujourd'hui. C'est dans celui-ci que M. de Humboldt a fait une grande partie de ses observations.

Je voyais passer sans cesse à mes côtés de brillants et nombreux équipages, dont je suivais la direction sans me rendre compte du but où nous tendions. Les habitants

suivaient aussi régulièrement que moi, et ma curiosité commençait à être excitée, lorsque j'arrivai à une porte assez mesquine qui s'ouvrait sur une espèce de ruelle; je ne serais pas entré seul, mais je suivis la foule, et je fus agréablement surpris, en sortant de cette espèce de boyeau, de me trouver au milieu d'un délicieux jardin.

Semblable à la promenade encore ébauchée de Puebla, celle-ci se compose d'un vaste hippodrome, au centre duquel est le jardin planté des arbres les plus beaux et de plantes rares même au Mexique; elles y sont cultivées avec le plus grand soin, des allées soigneusement entretenues se coupent avec un désordre apparent, mais étudié; à chaque intersection une fontaine aux eaux jaillissantes, dont je ne louerais pas le goût, forme un effet ravissant. La fontaine qui décore le point central est ornée d'un sujet allégorique; elle domine les autres en importance aussi bien que par l'abondance de ses eaux.

Les voitures étaient d'une richesse extrême, la forme n'en est pas gracieuse, l'argent brille partout, les poignées, les boucles, les étriers du postillon, ses énormes éperons, tout est en argent massif.

Je ne pus, à cause de l'heure avancée, pousser ma promenade plus loin, où j'apercevais de nouvelles plantations qui semblaient la continuation de celles que je suivais; je remis au jour suivant à satisfaire ma curiosité.

Un des côtés du Paseo Nuevo (promenade neuve) est bordé par le grand aqueduc qui apporte à la capitale l'eau nécessaire à sa consommation. C'est un beau et grand monument qui amène l'abondance dans la capitale mal approvisionnée jusque-là par le petit aqueduc de Santiago (dû à

l'illustre don Sebastien Ramirez de Fuenleal, le fondateur de Puebla de los Angeles, qui gouverna le Mexique depuis 1531 jusqu'en 1534).

Le soleil commençait à descendre sensiblement, je me hâtai de profiter du peu de jour qui restait encore, et je regagnai non sans peine la calle del Puente de Espiritu Santo, où m'attendait un repos dont j'avais besoin après la longue promenade que j'avais entreprise depuis le matin.

M. Ashburnam m'avait promis de vouloir bien me conduire le lendemain aux environs de Mexico, et j'attendis le jour avec impatience, bien certain de voir avec un amateur aussi distingué des choses qui me feraient oublier les fatigues de la veille.



#### CHAPITRE IX.

Mexico.

Nous devons commencer nos excursions par *Chapultepec*, lieu déjà célèbre à l'époque de la domination des Aztèques; nous partîmes de grand matin, autant pour mettre à profit tous les instants dont je pouvais disposer, qu'afin d'éviter la chaleur du jour; car bien que nous fussions en terre froide et au commencement de l'hiver, la température était aussi élevée qu'elle peut l'être à Paris au mois de juillet; M. et M<sup>me</sup> Ashburnam ayant eu la bonté de se constituer nos cicérone, cette promenade avait pour nous un attrait d'autant plus puissant.